L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

69e ANNEE (7e Série)
N° 41. — 8 Octobre 1959

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Don Luigi Sturzo. — II. La spiritualité de S. Augustin. — III. Résultats de la Radio-astronomie. — IV. Le vrai visage de l'Aiglon. — V. Ninonka Krouchtchew. — VI. Le centenaire du Pétrole. — VII. Paul Ier et l'Union des Eglises. — VIII. Consalvi. — IX. La folie des H. L. M. — X. La femme Simon. — XI. Le centenaire de Paul de Magallon.

I

Don Luigi Sturzo

Dans l'après-midi du samedi 8 août dernier, mourait, dans une modeste chambre de la maison généralice des Sœurs Canossiennes, à Rome, don Luigi Sturzo. Sa longue vie avait été traversée de grandes épreuves. Don Sturzo est le vrai père de la « Démocratie chrétienne ». Si cette puissante formation politique a pu prendre en main les destinées de l'Italie, au lendemain de la dernière guerre et de la chute du fascisme, c'est à lui qu'on le doit. A son retour d'exil, en 1946, il avait été nommé sénateur à vie. Il reçut les plus grands honneurs de la part des siens. Mais qui était-il, qu'avait-il fait, quelle avait été sa carrière sacerdotale et politique ?

Il était né le 26 novembre 1871, à Caltagirone, une ville de 40 à 50.000 habitants, en Sicile, province de Catane. Son père était le baron Félix Sturzo et sa mère la noble Catherine Boscarelli. Avant lui étaient nés, dans la famille, deux filles, dont l'une devint sœur de St-Vincent de Paul, et un fils, Marius, qui fut évêque de Piazza Armerina. En même temps que lui, une sœur jumelle, Emmanuelle. Il fut toujours de santé faible, ce qui ne l'empêcha pas de fournir un travail considérable et de mourir à bien près de 88 ans. Il avait été ordonné prêtre le 19 mai 1894.

Il était étudiant à la Grégorienne, à Rome, quand se produisit ce qu'il appelait sa « conversion politique ». Ce fut le spectacle de la misère du peuple qui provoqua cette « conversion ». C'était l'époque du « *non expedit* », c'est-à-dire de l'interdiction portée par le Saint-Siège contre les candidatures politiques des catholiques, en raison des spoliations dont la papauté avait été victime en 1870. Don Sturzo estima, non sans raison, que les catholiques ne devaient cependant pas se cantonner dans l'abstention totale et laisser ainsi la place aux partis de gauche.

Il se jette donc dans l'action, alors qu'il est simple curé de St-Georges à Caltagirone. Il fonde des coopératives rurales. En 1897, il fonde un journal : *La Croix de Constantin* et livre ses premières batailles. Il réunit les premiers disciples de son action populaire dans sa sacristie. Dès le principe il se situe dans le courant non pas des « Conservateurs catholiques », mais des « Démocrates chrétiens » — comme on les appellera dans la suite. Il participe aux activités de don Romolo Murri, qui malheureusement versait bientôt dans le modernisme, se faisait condamner par Pie X en 1906, apostasiait et se mariait, pour ne rentrer à l'Eglise qu'un an avant sa mort, survenue en 1944. Don Sturzo, lui, avait eu la sagesse de rester fidèle à sa foi et si, dans la suite, on a souvent critiqué son activité politique, précisément parce qu'un prêtre, en principe, doit rester étranger à la politique, il eut soin de garder toujours le contact avec l'autorité ecclésiastique et de vivre son sacerdoce de la manière la plus authentique. L'avenir devait lui donner raison.

Dès 1905, il devenait maire de Caltagirone, et prenait le titre de « pro-maire » parce que son caractère sacerdotal ne lui permettait pas d'être maire. Il fut constamment réélu jusqu'en 1920. A cette date, il avait dû se fixer à Rome, pour y exercer les fonctions de Secrétaire politique du parti Populaire italien, ancêtre de la Démocratie chrétienne. Il serait trop long de dire ici tout ce qu'il fit pour le peuple comme pro-maire et comme conseiller général de Catane. Il se piquait de n'être pas un simple théoricien et de viser toujours à des réalisations concrètes et utiles. Ce qui lui tenait par dessus tout au cœur c'était l'accession des petits cultivateurs à la propriété rurale. Pour cela, il ne cessera de lutter contre les *latifundia* en Sicile et au Latium. Mais on le trouve également dans des travaux de reboisement, de plantations de chênes-lièges, faisant la fortune de son pays. Partisan de la décentralisation, il fut l'un des plus ardents promoteurs de l'autonomie municipale contre les envahissements de l'Etat. Il ne restait pas pour autant étranger à la doctrine sociale et, en 1906, il publiait son premier ouvrage important, sous le titre « *Synthèse sociale* ». En 1915, Benoît XV qui l'estimait beaucoup le nomma Secrétaire de la Junte directive de l'Action catholique italienne. Les gouvernements d'alors, en Italie, étaient presque tous hostiles, plus ou moins, à l'Eglise. Mais ils furent bien obligés de prendre en considération l'œuvre d'un don Sturzo et il fut appelé à maintes reprises à faire partie de commissions administratives diverses, au lendemain de la Grande Guerre, spécialement pour le soin des orphelins de guerre, ou pour le contrôle de l'émigration italienne en Amérique.

Mais ce fut surtout grâce à lui que fut levée l'interdiction du *non expedit.* En décembre 1918, dès la fin de la guerre donc, il fondait à Rome le P.P.I. — *Parti Populaire italien.*

Jusque-là, il n'avait fait que de l'action catholique, mais maintenant, il se consacrait exclusivement à la politique, c'est-à-dire à la conquête du pouvoir, pour la régénération de l'Italie et la lutte contre les extrémistes de gauche. Quand on célébra ses 80 ans, en 1951, au ministre Aldisio, qui le félicitait de son œuvre, il répondait :

« Aujourd'hui, je suis sans doute le plus vieux survivant des Prêtres qui, au XIX^e^ siècle et au début du XX^e^, ont été appelés par les circonstances en leurs pays respectifs, à s'occuper des affaires publiques. Ce fut une activité exceptionnelle que celle-là, en période exceptionnelle, et qui ne pourra être évaluée qu'avec le recul du temps et en tenant compte des conjonctures historiques. Mais si cette activité sort des lignes normales, elle doit être cependant exercée dans le même esprit d'apostolat chrétien auquel est appelé par vocation le prêtre. »

Il avait su donner à son parti — le P.P.I. — une force imposante, lorsque survint l'aventure du fascisme. En juillet 1921, don Sturzo eut une entrevue — une seule — avec Mussolini. Aucune entente ne fut possible entre les deux hommes. Après la « marche sur Rome » de l'automne 1922, qui aboutit à la prise de pouvoir par Mussolini, don Sturzo prononçait à Turin, un discours très vigoureux, dans lequel il déclarait son opposition aux formules et aux procédés fascistes. Assez vite, sa position devint difficile et même dangereuse. Après l'assassinat du député Matteoti, estimant sa propre tête menacée, don Sturzo partit pour l'exil en 1924, et résida d'abord en Angleterre. En mars 1925, il venait faire à Paris une conférence sensationnelle sur le thème : *L'Italie et la Liberté.* Il fut assailli à la sortie, et ne fut sauvé que par un commissaire de police français qui le conduisit à l'Institut catholique, où il résida plusieurs semaines. En 1926, il publiait en anglais puis en français son livre : *Italie et Fascisme.* Il se dépensa alors pour constituer une *Internationale catholique* afin de répondre à l'Internationale marxiste et pour opposer la démocratie chrétienne à la fausse démocratie communiste. C'est en ce sens qu'il est le père de la Démocratie chrétienne internationale, dont nous voyons l'action actuelle en divers Etats européens. En 1935, il publiait son *Essai de Sociologie.* La guerre de 1939 l'obligea bientôt à quitter l'Angleterre, en tant qu'Italien, c'est-à-dire membre d'un pays ennemi. Le 3 octobre 1940, il débarquait à New-York et il ne quittera l'Amérique que pour revenir triomphalement dans son pays. Il se donna tout entier à la cause italienne et à la démocratie chrétienne. On ne compte pas ses articles de journaux et de revue, ses tracts et ses ouvrages.

Ce n'est donc pas sans raison que l'Italie vient de lui faire de grandioses funérailles. Il fut indiscutablement l'un des plus désintéressés et des plus purs parmi les serviteurs de ce grand et beau pays. Don Sturzo était un homme sans apparence et de petite taille : 1 m. 60 tout au plus. Mais il eut une puissance de travail qu'on ne peut comparer qu'à celle du P. Gemelli, son contemporain, son émule, et parfois l'un des adversaires de ses conceptions politiques.

Tous les renseignements que nous venons de donner ici sont extraits des trois numéros de la revue *Orizzonti* (à laquelle il collabora si souvent), des 16, 23 et 30 août 1959, sous la signature : Rosario F. Esposito et les titres suivants : *Une Vie volcanique, — La Tragédie d'un prêtre politique, — Quatre Batailles perdues.* Comme le dit l'auteur : « Une grande lumière s'est éteinte ».

Parmi les disciples les plus éminents de l'illustre disparu, nommons, avec de Gasperi, Mario Scelba et aussi, hélas ! Milazzo, dont il n'a pu approuver les récentes alliances politiques en Sicile !

II

La spiritualité de S. Augustin

La revue mensuelle des PP. jésuites anglais, *The Month,* a coutume de publier dans chaque numéro une étude sur l'un des saints du mois. En son numéro d'août, elle nous donne un article sur *saint Augustin, par un spécialiste,* le P. Charles Boyer. Et cet article ne traite que de la spiritualité du saint. Le sujet est immense. Si l'auteur apporte peu de nouveau, il nous remet opportunément en mémoire des données qui ont servi de nourriture à l'Eglise, depuis des siècles.

La doctrine spirituelle d'Augustin est enracinée dans l'Ecriture. Mais il a su en faire une synthèse vivante et puissante. Ce ne fut pas pour lui seulement un enseignement, mais sa vie même. Ce qu'il voit clairement avant tout, c'est que nous sommes faits pour Dieu. Il est notre principe mais aussi notre fin. La vision de Dieu, tel est notre but suprême.

En second lieu, ce but ne peut être atteint sans le secours de Dieu. Il en était déjà ainsi avant la chute d'Adam. Mais cela est encore bien plus vrai, depuis cette chute. Contre Pélage, Augustin se fait donc le défenseur de la grâce, sans laquelle, aucune vie spirituelle n'est possible. Or, cette grâce nous vient exclusivement par le canal de Jésus-Christ. D'où cette formule augustinienne :

« *Le Christ en tant que Dieu est la patrie où nous allons ; le Christ en tant qu'homme est la voie par où nous y allons.* »

Et quel moyen avons-nous pour avancer dans cette voie ? Un seul : *l'amour.*

« Où l'amour bourgeonne, la sainteté bourgeonne ; où la charité fleurit, la sainteté fleurit ; l'abondance de l'amour est l'abondance de la sainteté. »

Mais de quel amour s'agit-il ? Avant tout, de l'amour de Dieu. Rien de plus naturel que l'amour de Dieu, puisque nous tenons tout de lui. Et nous devons l'aimer « gratuitement », pour Lui-même et non pour nous. Seulement, il nous est impossible de l'aimer sans nous aimer nous-mêmes. Bien plus : « *Personne, si ce n'est en aimant Dieu, ne s'aime soi-même.* » Celui qui s'aime sans aimer Dieu, ne s'aime pas réellement. Au contraire, « celui-là seul s'aime lui-même qui aime Dieu et non soi-même ». Cela est si vrai que l'amour de soi n'est pas un commandement distinct que celui

d'aimer Dieu. Par contre, l'amour du prochain est un commandement distinct du premier, bien qu'inséparable de lui.

Le motif principal de notre amour du prochain, pour Augustin, est notre appartenance au Corps mystique. Il serait difficile d'exagérer l'importance qu'il attache à cette notion du Corps mystique du Christ ou, comme il dit, du « Christ total ». Parce que nous sommes tous membres du même Christ total, nous devons nous aimer les uns les autres.

« Le lien de la charité, écrit-il, est la force puissante de l'arbre, sa fleur et son fruit ; c'est tout ce qu'il y a de beau et d'aimable ; c'est l'aliment et le breuvage, c'est le baiser qui ne trahit jamais. Si c'est une telle douceur en notre exil, quelle joie cela ne nous donnera-t-il pas lorsqu'enfin nous serons dans la patrie ! »

On doit donc dire avec Augustin : « *Aime et fais ce que tu voudras !* » (Ce mot célèbre se trouve dans le *Traité sur l'Epître de S. Jean*, chap. 7, n° 8). Toute véritable vertu procède donc de l'amour, ou du moins tire sa valeur de l'amour qui s'y révèle et à quoi elle aboutit.

« Aucune volonté ne peut être bonne quand la charité n'y est pas ! »

Cela ne veut pas dire qu'Augustin sous-estime les autres vertus. Il sait que le juste vit de la foi, mais il sait aussi que la foi qui sauve est celle qui « agit dans la charité ». La foi est la racine de la justification. La foi révèle l'objet de l'espérance et c'est cela qui conduit à l'amour.

Mais pour la foi, pour l'espérance, pour la charité surtout, il faut la grâce, celle qui prévient et celle qui accompagne et aide. Ce que le saint a fort bien vu aussi, c'est que dans cette ascension vers Dieu, seule réalité souveraine, nous avons constamment à lutter contre « la fascination de la bagatelle » — *fascinatio nugacitatis*. Il y a réalisme et réalisme ! Le réalisme de la matière est vanité. Ce qui ne frappe que les sens périt avec les sens. La réalité vraie est celle qui ne périt pas. Dieu, en un sens, est l'unique réel. Tout le reste n'a de réalité que celle qu'il lui donne : une réalité d'emprunt. L'évêque d'Hippone n'insiste donc pas avec moins de force que S. Jean de la Croix, dans sa *Montée du Carmel*, sur la nécessité de se dégager du sensible, pour aller à Dieu. Sans « la nuit des sens », aucune spiritualité n'est possible. Il faut donc se purifier du sensible, pour atteindre à l'amour vrai. Cette purification a ses degrés : fuite du péché mortel, — fuite du péché véniel, — fuite de l'imperfection. Augustin au lendemain de sa conversion, se porta d'un élan magnifique non seulement vers l'accomplissement des commandements, mais aussi vers celui des « conseils » évangéliques : la pauvreté, la chasteté, l'obéissance. Il ne cessa de recommander le genre de vie qu'il voulut mener lui-même : la vie monacale. Quand il fut évêque, il fit de sa demeure même une sorte de monastère. Quand il parle de la virginité et spécialement de celle de Marie, la Mère du Christ, ou encore de celle de l'Eglise, Epouse du Christ, il fait preuve d'un lyrisme enthousiaste. Parlant de Marie, il dit :

« ...fournissant un exemple à toutes les saintes vierges, elle consacra sa virginité à Dieu, avant de connaître sa future maternité, si bien que seule elle est considérée comme vierge, alors même qu'elle a pu concevoir, sans concupiscence. C'est ainsi que, femme mortelle, elle choisit d'imiter une vie céleste, sans en avoir reçu l'ordre, par amour et non par nécessité » (*De sancta Virginitate*, 6).

Marie est la mère de tous les fidèles. Elle fut physiquement la mère du Christ et elle a coopéré avec lui, spirituellement, pour enfanter, par son amour, les membres de son Corps mystique. Ce qui fait la valeur de la virginité c'est l'amour de Dieu qui l'accompagne. Mais elle n'est possible que par la grâce de Dieu. Et cette grâce est, normalement, le fruit de la prière. Dieu donne sa grâce, s'il lui plaît, en dehors de la prière. Mais en principe, il donne d'abord la grâce de prier, puis il entend la prière qu'il a ainsi inspirée lui-même. C'est pour cela que la prière doit être continuelle.

A la base de la prière se trouve la vertu qui sert de fondement à toute perfection : l'humilité. Dans l'humilité, nous rendons hommage à la vérité, car nous reconnaissons notre néant.

Ainsi, charité et humilité sont les deux vertus sur lesquelles Augustin revient le plus souvent. Et il n'a pas de peine à trouver dans la vie du Christ l'exemple de la plus magnifique humilité qu'on puisse concevoir. Il ramène les degrés de la perfection tantôt aux sept Béatitudes, tantôt aux sept dons du St-Esprit. Et il en place le sommet dans la contemplation, qui ne sera parfaite que dans la vie future, en devenant éternelle. C'est bien dans la contemplation, d'où découle l'amour, que S. Augustin fait consister l'essence de la béatitude céleste. Qu'il ait atteint lui-même, comme les grands saints, les sommets de la contemplation, la fameuse scène d'Ostie, racontée dans les *Confessions* (IX, 23-24) semble bien nous en fournir la preuve. De toute manière, Augustin, par ses écrits, a été la source principale — après les Ecritures — de la vie spirituelle en Occident et on trouve déjà en lui tout ce que les plus grands mystiques ont enseigné jusqu'à nos jours.

III

Résultats de la Radio-astronomie

Ce n'est pas quitter la contemplation de Dieu que de se jeter dans les profondeurs du firmament, pour se faire une idée de son œuvre créatrice. En dehors de l'astronomie par télescope, on sait que depuis quelques années, un nombre imposant de spécialistes se livrent à l'astronomie par la radio. Dans *Scientific American* d'août 1959, Gart Westerhout, l'un des 5 ou 6 astronomes consacrés entièrement à la radio-astronomie, en Hollande, à l'observatoire de Leyde — un homme de 32 ans, mais qui fait de l'astronomie depuis l'âge de 12 ans — essaie de nous dire l'idée que la Radio-astronomie permet de se faire de notre galaxie. Son article a pour titre : *la Radio-Galaxie*, et il en résume les données essentielles, en ces lignes :

« De quelque part, aux alentours du centre de notre galaxie, de vastes flots d'hydrogène s'échappent, en émettant des vagues de radio qui révèlent la structure en spirale de la galaxie. »

En somme, voilà environ dix ans, que l'on a commencé à construire des appareils récepteurs des ondes radiantes venant du firmament. Et depuis dix ans, on s'efforce de construire une carte du firmament, d'après les ondes ainsi reçues des espaces stellaires.

La carte ainsi obtenue coïncide en gros avec celle que les astronomes avaient obtenue par les télescopes visuels. On savait que la galaxie a la forme d'une immense spirale, beaucoup plus étendue en largeur et longueur qu'en épaisseur. Il s'agit donc, en quelque sorte, d'un disque, ayant 10 fois plus de longueur que d'épaisseur. Et ce que la radio-astronomie a mis en évidence, c'est que la galaxie ne contient pas seulement des étoiles formées, mais d'énormes quantités de gaz et de poussières stellaires, invisibles au télescope, qui émettent des ondes radiantes correspondant à des ondes d'hydrogène.

Ces nuages de gaz et de poussières sont si épais que nos télescopes ne voient pas plus du vingtième de la galaxie, dont le centre est situé quelque part dans la constellation du Sagittaire, qui est la partie la plus brillante de la Voie lactée.

Par des procédés spéciaux, les radio-astronomes arrivent à mesurer les mouvements eux-mêmes des étoiles autour de leur centre galactique. On savait déjà que toute la galaxie tourne autour de son centre, à une vitesse qui s'accroît avec la distance des étoiles par rapport au centre. La radio-astronomie a démontré aussi qu'il en est de même dans les autres galaxies, notamment dans Andromède et dans Messier 33, qui sont les deux plus proches de la nôtre. On a pu calculer que notre soleil se trouve à environ 27.000 années-lumière du centre, et qu'il tourne, en entraînant tout son cortège de planètes, dont notre infime Terre, à la vitesse d'environ 270 km par seconde, ce qui lui permet d'achever un tour complet en 200 millions d'années ! Quels chiffres et comme nous sommes petits en face de ces dimensions ! Mais aussi quelle grandeur n'est pas celle de l'homme qui est capable d'embrasser de tels ensembles et de s'en faire une idée à sa mesure !

Ce que la Radio-astronomie apporte de nouveau, le voici : elle est surtout axée vers la recherche de l'hydrogène, dont la longueur d'onde est de 21 cm. Or, les ondes radiantes qui nous arrivent du centre de la galaxie indiquent la présence d'une masse énorme d'hydrogène ionisé, s'agitant avec force sur le plan de la galaxie. Au sommet extérieur de ces ondes, alors qu'elles ont perdu l'élan de leur poussée initiale, il semble que de nouvelles étoiles se forment. C'est comme la naissance de mondes nouveaux. La création universelle poursuivrait ainsi sa marche évolutive.

L'énergie des astres naissants ionise les gaz dans un anneau brillant d'émission radiante faisant cercle autour du centre galactique. Cela nous donne une première idée du noyau galactique. Assurément, il ne s'agit encore que d'une vue spéculative, mais cela suggère les lignes générales de l'évolution de notre galaxie. Entre notre soleil et le centre de la galaxie la densité de l'hydrogène ionisé s'accroît lentement, arrivant à son maximum à environ 14.000 années-lumière du soleil et à 12.000 du centre. Ce serait donc dans cette région que se formeraient de nouvelles étoiles, qui ionisent l'hydrogène ambiant. Au-delà de cet anneau, en abordant le centre même de la galaxie, on constate une chute abrupte de cet hydrogène ionisé. Pourtant, à ce même centre, la radio-astronomie révèle la présence de nuages d'hydrogène ionisé.

De l'ensemble des observations, on croit pouvoir conclure — théoriquement tout au moins — que le noyau central de la galaxie contient des étoiles et des gaz, dont la masse totale équivaut à 5 millions de fois la masse de notre soleil, dans un espace ayant de 100 à 200 années-lumière de diamètre seulement. De ce centre galactique, l'hydrogène s'échappe à la vitesse de 50 à 200 km par seconde. Mais en dehors de son mouvement vers le dehors, ce gaz paraît bien participer à la rotation générale de la galaxie sur elle-même, sous l'influence du champ gravitationnel galactique. En partant d'une vitesse de 50 km par seconde, dans le sens radial, et en tenant compte du mouvement de rotation, la densité du gaz s'élève jusqu'à une distance de 10 à 12.000 années-lumière du centre. Et c'est à cette distance que ce gaz, neutre jusque-là, est ionisé, c'est-à-dire privé de ses électrons, par l'énergie des étoiles naissantes. De toute évidence, ces étoiles condensent les gaz, qui, à cette distance tournent en 10 millions d'années autour du centre galactique. Et ce seraient-là les conditions les plus favorables pour la formation d'étoiles nouvelles dont le nombre est en rapport avec la quantité de gaz ionisés que nos appareils de Radio-astronomie décèlent en cette région de la galaxie. Il est probable que l'on finira par comprendre le processus de formation des bras de la spirale dont se compose la galaxie.

Nous ignorons totalement d'où peut venir tout ce gaz hydrogène qui s'échappe du noyau galactique et qui s'en va former des étoiles nouvelles. A la vitesse avec laquelle ce processus s'accomplit, il semble que tout l'hydrogène du centre devrait être évacué en 30 millions d'années, qui ne sont qu'un jour à peine dans l'histoire de la galaxie, qui s'étale sur une durée qu'on peut évaluer à six milliards d'années. Une perte aussi rapide d'hydrogène semblerait faire conclure à une sorte d'explosion de la galaxie, ce que beaucoup d'astronomes hésitent à admettre. Il semble plus probable que cet hydrogène est constamment renouvelé de l'extérieur, soit par des nuages de gaz éjectés du plan galactique, par des collisions internes, soit même de l'espace extra-galactique, sous l'effet de forces magnétiques dont nous n'avons aucune idée.

En somme, il subsiste une quantité prodigieuse d'inconnues dans tous ces problèmes et les radio-astronomes ne manquent pas de travail, pour achever leurs observations et renouveler leurs mouvantes déductions, qui sont sans cesse à remettre sur le tapis. Que nous sommes loin des temps où les hommes se figuraient que la Terre est le centre du monde, et même du temps postérieur, où l'on considérait au moins le soleil comme ce même centre ! Nous en sommes actuellement à un centre de la galaxie. Un jour viendra peut-être où la galaxie elle-même sera vue tournant autour d'un

autre centre plus lointain. Sera-ce alors le vrai centre du monde ?

Terminons cet examen des résultats de la Radio-astronomie par cette nouvelle que nous donne la même revue, sous le titre : *Un plat plus vaste :* on construit actuellement en Virginie-ouest, un récepteur de Radio-astronomie, dont le « plat », c'est-à-dire le réflecteur aura 600 pieds de diamètre, soit 180 mètres et pourra, théoriquement, percevoir les « bruits » venant de 38 milliards d'années-lumière, 19 fois la distance jusqu'où porte le télescope de 200 pouces du Mont Palomar, et dépassant peut-être les dimensions de l'univers !

IV

Le vrai visage de l'Aiglon

On a presque honte de revenir sur notre minuscule planète, après avoir plané dans ces immensités. Et pourtant, si nous en croyons S. Jean de la Croix, repris par Pascal, tout l'univers physique ne vaut pas une pensée, ni surtout un acte de charité. C'est d'un autre ordre.

Ouvrons donc *Historia,* au n° 153, pour y trouver une étude d'André Castelot intitulée *Le vrai visage de l'Aiglon.* Rappelons qu'à une date récente a eu lieu, à Munich, la vente sensationnelle de documents inédits trouvés à Vienne dans une vieille malle. Il y avait là une quantité de lettres écrites par « l'Aiglon » à sa mère. André Castelot les a utilisées pour écrire un ouvrage, qu'il résume dans son article.

Quand l'Angleterre eut pris l'Aigle, l'Autriche emmena l'Aiglon, dont elle fut bien embarrassée. On l'appelait le prince François - Charles ; il fut confié au comte Dietrichstein, un « pion prétentieux, soucieux et ennuyeux », qui était chargé de l'élever à l'allemande, et de lui enlever son caractère de Français. Or, ce petit bonhomme de 4 ans et demi résista prodigieusement à tous les efforts accomplis en ce sens. Il saisissait toutes les occasions de questionner ses professeurs au sujet de son père. Un jour, comme sa mère, devenue duchesse de Parme, venait à Vienne, le jeune enfant, qui avait 7 ans, s'écria :

« Ma mère arrive. Pourquoi pas mon père ? »
— « Tu vas le savoir, lui répliqua son grand-père, l'empereur d'Autriche : c'est que ton père était méchant ; on l'a mis en prison ; et si tu es méchant aussi, on t'y mettra de même ! »

Cela ne l'empêchera pas de questionner encore.

Le 5 mai 1821, Napoléon meurt à Sainte-Hélène. Ses dernières paroles auraient été : « Mon fils... La tête de l'armée... » La nouvelle de cette mort arrive à Vienne, venant de Londres, le 13 juillet suivant. Metternich prononce cette sentence glaciale :

« Cet événement met un terme à bien des espérances et des trames coupables. Il n'offre au monde nul autre intérêt. »

Le même jour, un officier est chargé d'annoncer la nouvelle au prince, qu'on appelle alors le duc de Reichstadt. Le capitaine choisit « l'heure paisible du soir ». Le jeune homme — dix ans — éclate en sanglots :

— « Je vis couler plus de larmes que je n'en aurais attendu », relate l'officier.

Mais l'enfant n'a pas oublié la réponse de son grand-père. Il ne questionnera plus désormais. Il saura bien s'instruire lui-même sur ce qu'il veut savoir. On lui a dit que son père avait été « un méchant homme ». Il en aura le cœur net.

Jusque-là cependant, on n'a que trop bien réussi à en faire un prince allemand. Il ne parle que l'allemand. Il n'essaiera d'écrire en français qu'en 1825 et encore, durant deux ans, jusqu'en 1827, il n'écrira correctement qu'en allemand à sa mère. Dans ses rédactions il parle des Français, comme « de l'ennemi », il parle du « cœur inaccessible » de son père. Il écrit le nom de son père Buonaparte. Le comte Dietrichstein peut être félicité par Metternich : il a réussi à « défranciser » son élève.

Or, chose incroyable, c'est le prince autrichien qui va maintenant rapidement disparaître et c'est le prince français qui va émerger ! On ne peut plus lui fermer la bibliothèque impériale. Les historiens croyaient jusqu'ici que ce revirement avait eu lieu seulement en 1830, quand le prince avait 19 ans. Or, une lettre à sa mère, datée du 21 novembre 1826, quand il avait 15 ans, mérite d'être citée, pour indiquer le tournant décisif, chez lui :

« Je suis en effet, écrivait-il, pénétré de la nécessité d'étudier, plaçant par ailleurs la perspective de l'uniforme blanc plus haut que tout, je sais que je n'y accèderai qu'à force de progrès. Je m'efforce aussi, du mieux que je peux, à rattraper le temps perdu, afin de vous offrir, quand vous reviendrez, chère maman, l'image d'un être moralement meilleur, et surtout plus noble, *faisant apparaître ainsi à vos yeux les fondements d'un caractère qui vous rappelle celui de mon père ;* pour un soldat à ses débuts existe-t-il modèle plus beau, plus admirable de constance, d'endurance, de gravité virile, de vaillance, de courage ?... »

Et comment connaît-il donc son père, à cette date ? Par les huit volumes du *Mémorial de Sainte-Hélène* que Las Cases a publiés en 1823 ; par les *Mémoires* de Montholon, de la même année ; par les *Mémoires* d'Antommarchi de 1825 ; par les *Mémoires* de Bourienne et de Rovigo, dont il traduit et recopie plusieurs passages ; par le *Napoléon en exil* qui est de 1822. On sait que Napoléon avait confié divers souvenirs, qui devaient être remis à son fils, quand il aurait 16 ans ! Il avait donc pressenti qu'à cet âge, l'enfant comprendrait.

Et voici qu'un événement atroce achève de rejeter le jeune prince vers son père et vers la France. Neipperg vient à mourir le 28 février 1829. Marie-Louise est bien obligée d'avouer qu'elle l'avait épousé et qu'elle en avait eu deux enfants. Elle en avait soigneusement caché la naissance qui remontait en un temps où Napoléon vivait encore ! On essaya bien de dissimuler la vérité au jeune duc. Mais il finit par tout savoir. Il lui arrivera alors de dire :

« Si Joséphine avait été ma mère, mon père ne serait pas enterré à Sainte-Hélène et moi, je ne languirais pas à Vienne ! Ah ! elle est bonne — ajoute-t-il, parlant de sa mère — mais elle est faible ; elle n'était pas l'épouse que mon père méritait... »

Désormais, son admiration pour son père ne cesse de grandir. Il a trouvé naturellement quelqu'un

pour le comprendre. Ses lettres sont d'un accent inimitable. Il a de grands rêves. Il aime la France, qu'il ne reverra jamais. Quand il parle de son père, nourri qu'il est du *Mémorial,* il s'exalte :

« Personne, dit-il, n'a compris mon père ; c'est chose digne de pitié et une calomnie que de ne donner à ses actes d'autres mobiles que l'ambition ; sa vie entière et toute sa conduite ont été dictées par les grands et salutaires projets qu'il avait conçus pour le bonheur de l'Europe... »

Il finit même, semble-t-il, par émouvoir son grand-père, celui qui lui avait parlé de son père comme d'un « méchant homme ».

— « Si mon père vivait encore, lui dit-il un jour, je travaillerais corps et âme pour obtenir son retour en France. »

— « Et tu aurais eu raison, aurait répondu, en baissant la voix, l'empereur, et je t'aurais aidé, sinon ouvertement, du moins avec de l'argent... »

Mais c'était là compter sans Metternich !

L'Aiglon sent bien qu'il est cloué à Vienne. Il traverse des alternatives de découragement et de volonté d'avenir. Il ne sait trop à qui se confier. Il écrit encore d'émouvantes lettres à sa mère.

Mais le voici, enfin, en âge d'exercer le métier des armes. Le 14 juin 1831, jour anniversaire de Marengo et de Friedland, il commence son service de chef de bataillon. Il y excelle très vite, se fait aimer et craindre de ses soldats. Il manifeste un tempérament fougueux et excessif. Au début de 1832, par un froid un loup, il se sent glacé. La congestion pulmonaire le ronge. La poitrine est atteinte et on le soigne pour le foie ! Le 22 juillet 1832, il meurt, décharné et méconnaissable, après avoir reçu les derniers sacrements, sous les yeux de sa mère, à genoux, au chevet de son lit. Il avait 21 ans.

V

Ninonka Krouchtchew

Au moment où nous écrivons ces lignes, on vient d'annoncer que Nikita Krouchtchew, se rendant, le 15 septembre à Washington, emmène avec lui sa femme et ses enfants. Il tient à faire le voyage en famille. Rien de plus humain. Ce sera un fait nouveau en politique bolchéviste. Vito Landolfi, dans *Orizzonti* du 30 août, nous parle de cette dame, sous le titre : *Le Femme du forgeron de Kalinowka.* Et le journal nous donne son portrait : « une bonne grosse ménagère, grasse et rubiconde ».

Au temps de Staline, la femme ne semblait pas exister en politique russe. Les femmes étaient reléguées à la maison, pour vaquer uniquement aux travaux domestiques. Elles ne figuraient ni dans les réceptions politiques, ni dans les biographies des grands chefs communistes. Et voici qu'avec Nikita Krouchtchew, tout cela va changer. Que sait-on en fait de son épouse ? L'article que nous résumons est édifiant et instructif.

Ninonka — c'est son nom de baptême — a 59 ans, alors qu'il en a 62. Elle est née comme lui à Kalinowka, dans la province de Kursk. Elle était la fille d'un officier tsariste et avait pris le diplôme d'institutrice. Et pendant qu'elle apprenait à lire et à écrire aux enfants de Kalinowka, Nikita Krouchtchew frappait du marteau sur l'enclume d'un forgeron de l'endroit. Son travail terminé, il se révélait le danseur le plus infatigable et le plus vivant. Bien des fois, il lui arrivait de danser avec la jeune et jolie Ninonka. Nina s'éprit d'amour pour le jeune ouvrier, ignorant mais intelligent. Ce fut par elle qu'il commença à s'intéresser aux livres et à l'art. Elle lui apprit même à jouer du piano. Quand il lui dit qu'il s'inscrivait au parti communiste, elle n'y trouva aucune objection. Une fois la révolution terminée, Nina insista pour que son fiancé suivît les écoles du soir pour ouvriers, qui se tenaient à Kiev, puis qu'il se fît inscrire à l'Université de Moscou. Ils s'épousèrent en 1921. Elle avait 21 ans et lui 24. D'institutrice, Nina devint ménagère attentive et habile. L'un après l'autre vinrent six enfants. Ninonka se dévoua à eux, sans éprouver le moindre désir de faire de la politique. Et pourtant, son époux commençait à percer.

Sur les six enfants, il en reste cinq : Serge, qui est ingénieur, et quatre filles. Juliette, Nadesha Anita et Sonia. Un autre fils a été tué à la guerre. Durant les premières années de séjour à Moscou, Nikita eut beaucoup de peine à s'élever au-dessus de la situation de petit fonctionnaire du parti. Mais sa femme sut se faire de précieuses amitiés. Par elle, il fit connaissance de Molotov et mieux encore de Nadesda, la seconde femme de Staline. Bientôt trois femmes devinrent inséparables : Paulina Molotov, Nadesda Staline et Nina Krouchtchew. Celle-ci savait se montrer discrète et rester au second plan. Mais elle guidait son mari, en ces années dangereuses où un seul faux pas aurait pu le conduire à la mort. Finalement, Nikita devint premier secrétaire du parti en Ukraine. Ce fut de là, encore, qu'il fut appelé au Kremlin. Staline avait remarqué Krouchtchew. Chose baroque, il en faisait une sorte de bouffon de cour. Il l'attrapait, il l'insultait, il lui tordait le bras, puis il l'embrassait, et le faisait danser. On se souvient qu'il était danseur émérite. Cela amusait beaucoup les spectateurs ! Krouchtchew, tout en rageant intérieurement, obéissait. Ninonka seule savait à quel point tout cela l'humiliait : « Danse, Nikituccio «, criait Staline. Et Nikita dansait. Gros et gras, il paraissait inoffensif. Ce fut cependant lui qui présida le Comité qui ensevelit Staline, dans des conditions restées obscures pour nous, mais inoubliables pour ceux qui les vécurent.

Ce ne fut qu'en 1955 que M^me^ Krouchtchew donna sa première interview à la presse. Cela consista en une seule phrase : « Dites simplement que je suis une ménagère ! » Dans sa « *dachia* » — villa — située à une soixantaine de kilomètres de Moscou, c'est elle toujours qui fait la cuisine pour tous.

Energique, intelligente, maternelle, dotée d'une réserve inépuisable de patience, M^me^ Krouchtchew supporte son époux depuis 38 ans, et elle y a eu du mérite, car il a souvent des crises de colère, des « lunes » imprévisibles et des accès de grossièretés. Il y eut un temps où Ninonka put redouter la concurrence d'une brillante rivale : Ekaterina Furtseva, qui s'était fait admettre au præsidium suprême. Quel danger en effet ! Ekaterina

avait justement les qualités que Krouchtchew pouvait regretter de ne pas trouver chez sa femme : elle était cultivée, instruite dans la politique du parti. Mais Krouchtchew n'a pas cédé à la tentation. Il s'est rendu compte que sa femme avait une nature sérieuse, qu'elle était et avait été pour lui, tout au long de sa prestigieuse carrière, une conseillère d'une rare prudence et sagesse. Et il a reconnu qu'elle n'était pas non plus fermée à la culture. C'est ainsi que Ninonka a appris l'anglais. Ce fut Aneurin Bevan qui fit connaître ce détail, en revenant de Russie. Elle lui avait dit à lui, en anglais, cette phrase qui indiquait un secret désir : « Je sais que l'Europe occidentale est si belle ! » Et elle ajoutait, dans un sourire : « Peut-être en 1959, réussirai-je à faire un voyage. Ma fille Juliette est allée en Italie avec un groupe d'étudiants et elle est revenue avec un grand nombre de bas de nylon et elle était contente. »

A cette conversation, Krouchtchew assistait et il souriait, lui aussi. Ce fut peut-être ce jour-là qu'il résolut d'aller à tout prix en Amérique et d'y emmener sa femme et ses enfants !

C'est qu'il n'a jamais caché qu'il devait à sa femme sa fortune politique. C'est à elle qu'il doit d'avoir survécu à l'ère stalinienne, où le moindre écart se terminait par une décharge de mitraillettes. Un jour, au cours d'un banquet entre messieurs, où Krouchtchew recevait les chefs communistes de l'Allemagne de l'est, l'un de ses hôtes eut la pensée de porter un toast à la maîtresse de maison, bien qu'elle fût absente. On vit alors Krouchtchew, au comble de l'émotion, quitter sa place pour aller serrer la main de celui qui avait eu cette pensée et il s'écriait en même temps : « Oh ! puisse-t-elle vivre longtemps ! Je lui dois tout ! » Cet homme, si abrupt et parfois si violent a donc du cœur ! Des acclamations bruyantes accueillirent sa déclaration.

Et pourtant, en Union soviétique, Ninonka est peu connue. Il y a deux ans, alors qu'on attendait Krouchtchew à l'aéroport de Moscou, après un voyage, on pouvait voir, parmi les autres personnes présentes, c'est-à-dire l'état-major du régime, une bonne grosse femme que nul ne reconnut. Elle tenait dans ses mains un énorme bouquet de fleurs. Elle était vêtue avec simplicité. Pas de maquillage. Une allure typiquement slave, avec une face large, une taille médiocre, une corpulence robuste et tassée. Et pas un des hauts personnages de l'aéroport ne savait qui elle était !

Mais la voici consacrée désormais « première dame » de Russie, tout comme « Mamie » est la « first lady » d'Amérique. Un journal de Chicago la décrit en des termes :

> « C'est une femme d'intérieur, au sourire débonnaire et qui ne sait rien cacher. C'est surtout une épouse et une mère : voir et connaître nos femmes, nos épouses et nos mères, cela pourra servir à nous rapprocher et par conséquent à assurer la paix ! »

> Et le même journal concluait : « Cette femme, vous le verrez, plaira aux Américains ! »

Faut-il parler d'un tournant dans la diplomatie internationale ?

VI

Le centenaire du Pétrole

Ce fut le dimanche 27 août 1859, qu'un Américain, nommé Drake, dont on ne sait pas s'il était un colonel en retraite ou un simple fermier — ou l'un et l'autre — fit jaillir le premier puits de pétrole. Pierre Devaux, dans *Historia*, n° 153, nous rappelle son aventure, sous le titre : *Il y a cent ans commençait la Course au pétrole* (voir aussi *Sciences et Avenir* de septembre 1959).

Il est bien entendu que le pétrole était connu très longtemps auparavant, sous le nom de naphte, d'asphalte, de bitume, etc. Nos premiers pères taillaient encore des silex, au seuil de leurs cavernes, alors que le naphte brûlait spontanément sur les salines de Bakou et dans les plaines de Samarcande. Les murs de Ninive et de Babylone furent construits en ciments « pétrochimiques ». On employait le pétrole comme tonique ou comme vermifuge. Les bandelettes des momies égyptiennes sentaient le pétrole et le sentent encore. Les Chinois possèdent des puits de pétrole qui brûlent depuis au moins 2.000 ans, et qui ont jusqu'à 800 mètres de profondeur. Sodome et Gomorrhe furent sans doute victimes d'un incendie de pétrole en mer Morte. La statue de sel de la femme de Loth était imprégnée de pétrole. Dès 1850, un nommé Young, en Nouvelle-Ecosse, presqu'île américaine, proche de Terre-Neuve, distillait de la « houille grasse », qu'il venait de découvrir et en tirait de « l'huile de schiste », dont il vendit 300.000 hectolitres, en s'assurant ainsi une honnête fortune. Mais jusque-là l'huile terrestre n'était utilisée qu'en médecine. On l'appelait en thérapeutique *l'huile de Seneca*.

Mais ce fut Drake qui déclancha le mouvement vers l'utilisation *économique* du pétrole.

En 1859, donc, il creusait un puits artésien, dans le but d'obtenir de *l'eau salée*, dont on connaissait la présence dans le Kentucky, depuis 1830. Et ce fut de l'huile qui jaillit en si grande abondance qu'elle renversa ingénieurs et ouvriers : débit de 4 m³ par jour. Comme *l'huile de Seneca* se vendait 1 franc le litre, cela représentait 4.000 francs par jour ! Et ce fut alors une ruée comparable à la ruée vers l'or. Il y eut une « course au pétrole », qu'un contemporain décrit ainsi :

> « On partait sur l'heure, abandonnant affaires, maison, famille ; on s'élançait par les steamers ou la voie ferrée ; on courait, à cheval et à pied, vers la bienheureuse région... Il fallait arriver à tout prix dans les premiers ! »

On avait donné à la région située en Pennsylvanie, le nom d'*Oil Creek*. On sait que le centre de l'exploitation pétrolière, en Pennsylvanie, est *Oil-City* : la Cité de l'Huile.

Autre description d'un journal du temps :

> « Une nuée d'aventuriers s'est abattue sur cette nouvelle Terre promise et a entrepris des forages de tous côtés. Aucun placement ne saurait être plus lucratif : la seule dépense à prévoir est l'achat ou la location du terrain, dont la valeur, immanquablement ne cesse de s'accroître ! Le centre du tourbillon se trouve à Clintockville, non loin de Titusville (12 milles). L'heureux possesseur de quelques centaines d'acres a fait, en quelques mois, une fortune fabuleuse. Sa maison, la seule qu'il y ait longtemps eu, à plusieurs milles à la

ronde, est continuellement encombrée de voyageurs. Chaque chambre contient 4 ou 5 lits, et l'on couvre les planchers de matelats. M. Clintock fait construire un vaste bâtiment pour loger les « prospecteurs ». Le prix de la pension est modéré, soit 3 dollars par semaine. Les dormeurs occupent les chambres avant qu'elles soient terminées, expulsant les ouvriers ! »

Et cependant on ne connaissait encore au pétrole aucune application motrice. On s'en servait comme remède et aussi comme huile éclairante, ce que nous appelons le « pétrole lampant ».

Dans cette recherche effrénée, on allait à l'aventure, au petit bonheur, ou même au gré de la « divination spirite » ! Rien de scientifique, ni de technique. Et ce fut ainsi qu'on découvrit du pétrole non seulement en Pennsylvanie, mais dans l'Ohio, le Maryland, la Virginie, la Géorgie, l'Alabama, le Tennessee, le Kentucky et jusqu'en Californie. Et cependant tous les témoignages du temps confirment l'ignorance des prospecteurs. Le procédé le plus en vogue pour trouver le point où forer était celui du *chapeau*, qui consistait en ceci : le prospecteur se plaçait au centre du terrain de sa concession, fermait les yeux et jetait son chapeau en l'air. Où il tombait, on forait ! Selon le mot d'un journaliste du temps :

« Ce n'est pas seulement de la spéculation, c'est du jeu tout pur, du jeu à rouge et noir, à pile ou face, et si ces jeux se faisaient simplement avec des dés, il est probable que la plupart de ceux qui s'y livrent — par exemple les puritains de la Nouvelle-Angleterre — s'en éloigneraient au plus vite ! Mais comme les chances à courir exigent quelques fatigues personnelles assez dures et des privations peu agréables, la chose passe pour parfaitement licite et régulière... »

N'est-ce pas typiquement américain ?

Mais le tableau ne serait pas complet sans ce qui suit, qui est une description de Russel, dans un livre intitulé *Pays de Pétrolie :*

« Tout le monde, dit-il, est armé d'un révolver et d'un couteau. Pourquoi ? Personne n'en sait rien, car, de l'aveu de tous, ces armes ne sont pas plus nécessaires ici que pour se rendre à l'église. Il est une vertu pour laquelle les Pétroliens sont sans égaux : c'est leur hospitalité envers l'étranger, et la paresse chez eux est inconnue : nul pays au monde où la proportion des « frelons » soit plus minime par rapport à celle des « abeilles ».

« Dès le point du jour, tout le monde a la pioche à la main et Satan ne trouverait pas la moindre recrue parmi les fainéants ! Il y a, à ce travail forcené, une raison sérieuse : c'est que sans cet effort soutenu, il serait impossible de vivre. Aussi n'y a-t-il que les individus les plus robustes et les plus isolés qui puissent supporter la vie sauvage de cette région. C'est ce qui fait la réputation de salubrité de la Pétrolie : la maladie y est inconnue, pour la bonne raison que les malingres y sont morts depuis longtemps !

« Il est pourtant permis de douter de la bonté du climat de cette contrée, où règnent, à l'état endémique, le typhus et la dysenterie, tous deux capables de vous enlever assez prestement. Ces maladies ne proviennent pas d'excès de boisson, car il est extrêmement rare de rencontrer un homme ivre. Les vices du lieu sont le jeu et un vert langage émaillé de jurons. Il n'y a pas la grossièreté particulière, mais un langage local dont tout le monde se sert dans la plus simple conversation.

« Toute la population d'Oil Creek — c'est le nom de la vallée — est vêtue de haillons, couverte de boue et de graisse, mais prospère, et, en général, passablement riche. Le principe démocratique, au royaume du pétrole, est que tous les hommes sont égaux, riches ou pauvres, charretiers ou propriétaires de puits. Les beaux habits et les belles manières ne comptent rigoureusement pour rien. Huile et argent sont les seules choses requises et, le plus souvent, plus un homme est sale, plus il a chance d'être fortuné !

« La source des propriétaires de puits peut se tarir en une semaine et le seizième d'action de son conducteur d'attelage peut, dans une seule journée, monter de 1 fr. 25 à un million, Tant qu'un homme demeure à spéculer dans la région à huile, chacun sait — et ne perd pas un instant de vue — qu'il peut se trouver ruiné dans les vingt-quatre heures !... »

Les gisements succédaient aux gisements. Le chemin d'Oil Creek à Cherry Run était la grande voie par où passait le trafic hétéroclite provenant des gisements rivaux. Cette route était cependant négligée de tous. Nulle part au monde, voie plus délaissée, plus mal soignée. Par son épaisseur, son odeur nauséabonde, ses couleurs irisées, la boue de Pétrolie l'emportait sur les boues de tout l'univers : noir foncée dans l'Oil Creek, noir verdâtre et nauséabonde vers Blood Farm, fétide vers Pithole, jaune vers Cherry Run.

On ne pouvait assez s'étonner du mélange d'énergie du pionnier américain du pétrole et de son laisser-aller dans l'aménagement du pays. On élevait une ville complète en quatre mois, mais on négligeait les sentiers de montagnes propres à l'évacuation des trésors extraits des puits.

« Si l'on veut de mon huile, disait le prospecteur, qu'on vienne la chercher ! »

Qu'on n'ose donc pas nous parler du génie d'organisation du peuple américain ! Il fut âpre au travail, c'est vrai. Mais tout y était laissé à l'initiative individuelle. Rien de plus pittoresque mais aussi de moins ordonné que la manière dont les U.S.A. ont construit leur immense fortune !

VII

Paul Ier et l'Union des Eglises

De l'Amérique d'il y a 100 ans nous pouvons bien passer à la Russie d'il y a 160 ans. Alors régnait en Russie Paul Ier (1796-1801). C'est le P. M.-J. Rouët de Journel qui nous parle de lui, dans les *Etudes* de septembre 1959, sous le titre suivant : *Paul Ier et l'Union des Eglises*. Une note liminaire nous apprend que c'est la découverte inespérée de documents qui permet cette étude, à la veille de la convocation d'un Concile œcuménique.

Paul Ier est une figure étrange et que Souvarov qualifiait en même temps de « prince adorable » et de « despote implacable ». On sait qu'il devait succomber aux haines qu'il avait suscitées par son déséquilibre mental.

Sur le plan religieux, il avait pu connaître, avant son accession au trône, autre chose que « l'orthodoxie officielle ». Les partages de la Pologne avaient incorporé à la Russie des populations catholiques. L'émigration française provoquée par la Révolution française avait amené en Russie une partie de notre clergé et de notre vieille noblesse. Il avait même été reçu très gracieusement par le pape Pie VI, à Rome, au cours d'un voyage à

travers l'Europe. Une fois sur le trône, il gardait pour le catholicisme une véritable sympathie. Il avait manifesté le désir que le nouveau nonce, agréé en Russie en raison des populations catholiques de l'empire russe, arrivât pour assister à son couronnement.

Or, en 1798, les Chevaliers de Malte, dépossédés de leur île lui avaient offert le titre de Protecteur de leur Ordre. Il avait accepté avec plaisir. Les chevaliers de Russie l'avaient proclamé même leur grand-maître, après l'occupation de Malte par les Français. A Rome, cependant, on n'admit pas qu'un Ordre religieux eût pour grand-maître un schismatique. Il en résultait un conflit tel que Paul Ier renvoya le nonce de Saint-Pétersbourg. Il n'en gardait pas moins le respect du Saint-Siège, comme le démontrent les documents qu'on vient de découvrir aux Archives d'Etat de Naples.

En l'année 1800, Naples était représenté diplomatiquement en Russie, par le duc Antonino Maresca di Serracapriola. Il s'y trouvait depuis 20 ans et y avait épousé une Russe. Paul Ier lui témoignait la plus entière confiance. Le 5/17 novembre 1800, il le fait mander au palais impérial, et il lui parle en grand mystère. Comme c'est l'Espagne qui s'oppose le plus vivement à son titre de grand-maître de Malte, il lui demande si son roi — Ferdinand de Naples — accepterait de lui servir d'intermédiaire auprès de Sa Majesté catholique pour faire tomber son opposition, en lui révélant le plus grand des secrets.

« Ce grand secret, quel est-il ? Rien de moins qu'une parfaite profession de foi catholique et un grand désir de procurer la réunion des Eglises ! »

Et il fait à l'ambassadeur cette véritable profession de foi : il reconnaît le pape comme chef, non seulement de l'Eglise catholique, mais aussi de l'Eglise grecque, comme « premier évêque du christianisme ».

L'audience va durer une heure. L'empereur explique longuement et clairement son état d'âme. Il déclare que, chez lui, c'est le fruit de longues réflexions. Sa raison principale est cette magnifique unité de l'Eglise catholique, en opposition aux divisions et aux sectes de l'orthodoxie. L'union des Eglises, explique-t-il, serait une force prodigieuse, un remède aux maux du temps, un frein aux erreurs philosophiques, à l'impiété, à l'athéisme envahissants. « Il considère l'union des forces du bien comme nécessaire non seulement à la prospérité de son empire, mais encore à toutes les puissances. »

Sur quoi, l'auteur de notre article fait la remarque suivante, qui est à retenir :

« Bien des historiens ont vu dans Paul Ier un déséquilibré, un extravagant, même un « fou couronné », a-t-on dit. L'audience qu'a racontée en détail Serracapriola montre bien plutôt en lui le plus réfléchi des monarques. »

Il raisonne, en effet, admirablement. Il rappelle à l'ambassadeur sa visite au pape, l'estime qu'il a pour les jésuites, supprimés partout ailleurs, mais qu'il veut voir à la tête de ses collèges. Il parle des nombreux sujets catholiques de ses Etats. Il parle enfin de l'Ordre de Malte. Certes, il n'a pas besoin d'une décoration de plus. Mais, dit-il, « je veux manifester à mes sujets tout ce qui peut donner du lustre à la religion et aux nobles actions. » Il ne comprend donc pas qu'on lui dispute le droit d'être non seulement le Protecteur de Malte, mais le grand-maître de l'Ordre. Il n'oublie pas pour autant que toutes les questions religieuses ressortissent au pape ! Le tsar prie donc l'ambassadeur de résumer l'entretien dans une Note, qu'il reverra et qui, sera envoyée, avec son approbation, au roi des Deux-Siciles, pour être communiquée au roi d'Espagne.

Par ailleurs, Paul Ier faisait connaître ses sentiments intimes, assez clairement pour que nul n'en pût douter. L'abbé Benvenuti, chargé d'affaires du Saint-Siège, en l'absence de nonce, informait Rome qu'il avait déclaré, à plusieurs reprises, au Père Gruber, jésuite, qui jouissait de sa confiance, qu'il était « catholique de cœur ».

Le duc de Serracapriola, répondant aux confidences du souverain, lui suggéra de ne pas passer par l'Espagne, mais d'aller directement au pape. L'Espagne ensuite ne pourrait qu'acquiescer. L'empereur objecta que le pape ne serait peut-être pas assez indépendant de Vienne pour se prononcer en toute clarté. Et il doutait du secret des pourparlers, en s'appuyant sur le fait que toutes les questions, en Cour de Rome, étaient discutées dans les Congrégations. Or, il tenait à un secret absolu, en raison de l'impression produite sur ses sujets orthodoxes. Serracapriola insista en promettant la discrétion du pape. Il proposait de le faire informer par le cardinal Ruffo, directement. Paul Ier alors ne fit plus d'objections.

La note demandée par le tsar fut rédigée. On y lisait ces lignes :

— « Depuis longtemps, l'esprit et le cœur de Sa Majesté impériale étaient portés à désirer la réunion de l'Eglise grecque ruthène — entendez Russe — à la communion de l'Eglise catholique apostolique romaine, présidée par le Vicaire de Jésus-Christ, dans la personne du Saint-Père, comme un bien des plus utiles à la chrétienté... »

Le temps n'avait fait que confirmer ces dispositions et la note concluait :

« Les ravages funestes, les terribles malheurs que l'incrédulité et l'athéisme, attaquant le trône et l'autel sous le masque d'une fausse philosophie, ont répandus depuis quelques années, dans une partie de l'Europe, raniment maintenant le zèle de Sa Majesté impériale à opposer dans son vaste empire une barrière aux atteintes de l'impiété... Cette barrière ne peut se former solidement que par la réunion susmentionnée. »

C'était fort clair. La note entrait dans toutes les précisions utiles pour la reconnaissance de l'autorité du pape et pour la question de Malte. Quand elle fut lue au tsar, il la trouva d'abord trop explicite : « Vous voulez donc faire de moi un apostat ? » s'exclama-t-il. Mais l'ambassadeur le rassura. Il fit seulement quelques retouches à son texte. Le tsar recommandait surtout la discrétion la plus absolue, dans la crainte des réactions violentes de la part des orthodoxes ; il fit, de nouveau, par ailleurs, de belles confidences à l'ambassadeur sur sa foi chrétienne et ses pratiques religieuses, et les démarches prévues furent entreprises. Il semble bien que Pie VII ait, en effet,

été saisi des propositions de Paul Ier. Mais avant qu'une suite pût être donnée à ces nobles desseins, le malheureux tsar était assassiné, le 11 mars 1801.

« Si la Providence ne permit pas qu'aboutissent des tractations, uniques dans l'histoire de la Russie, conclut le P. Rouët de Journel, du moins font-elles grand honneur à celui qui les a entreprises et qui a ressenti si profondément la nécessité de refaire l'unité dans l'Eglise du Christ. »

VIII
Consalvi

Au moment où le cardinal Ruffo se mit en devoir de transmettre au pape Pie VII les désirs du tsar Paul Ier, il y avait à Rome un homme des plus brillants à la tête des affaires politiques du Saint-Siège : *le cardinal Consalvi.*

Justement, Daniel-Rops, poursuivant ses recherches et ses travaux, pour sa grande Histoire de l'Eglise, tombe en arrêt devant cette grande figure. Il vient de donner à la *Revue de Paris* de septembre un remarquable article intitulé : *Un homme d'Etat méconnu : le cardinal Consalvi.* Il rappelle d'abord ce mot de lord Castlereagh, au sujet de Consalvi: « C'est notre maître à tous ».

« Retenons, dit notre article, cet hommage d'un grand homme politique anglican au grand serviteur de la Papauté. »

Hercule Consalvi était né à Rome, le 8 juin 1757. Protégé du cardinal d'York, prétendant d'Angleterre, il avait fait, sous Pie VI, une rapide carrière en diverses administrations du Saint-Siège. Il avait été de ceux qui souhaitaient un rapprochement avec la France, en dépit des aventures révolutionnaires. Il semble avoir deviné Bonaparte. A la mort de Pie VI, le conclave n'avait pu se tenir qu'aux environs de Venise, dans l'île de San-Giorgio. Consalvi, alors simple prélat, était secrétaire du Conclave. Après 5 mois de scrutins infructueux, le cardinal Chiaramonti, évêque d'Imola, avait été élu. Il avait pris le nom de Pie VII et avait choisi Consalvi comme secrétaire d'Etat, en le faisant très vite cardinal. Notons au passage que, malgré ce titre, Consalvi ne sera jamais prêtre.

Ce fut surtout dans les négociations du Concordat avec la France qu'il donna toute sa mesure. Au moment où les exigences de Napoléon et les maladresses des négociateurs du pape semblaient devoir conduire à une rupture, c'était lui qui avait tout remis en marche. « Consalvi était apparu souple, tenace, plus fort en définitive que son partenaire, et, après maints épisodes dramatiques, avait fait réussir le projet. » Par là même, sa position en Europe était devenue considérable. Pourtant Napoléon, sans doute parce qu'il redoutait sa clairvoyance et son énergie, avait tout fait pour qu'il fût écarté du pouvoir et au temps où le pape, enlevé de Rome, avait été enfermé à Savone, Consalvi avait été « invité » à résider en France. Ce qui prouve combien l'empereur attachait de prix à son prestige, c'est qu'il avait essayé, bien en vain du reste, de le mettre dans son camp, contre le pape. Tout au contraire, Consalvi s'était rangé parmi les « cardinaux noirs », — ceux qui, ayant refusé d'assister au mariage avec Marie-Louise, furent privés de leurs insignes cardinalices. — Il fut alors « exilé » à Reims et il y avait profité de ses loisirs forcés pour écrire ses *Mémoires*, « dans une langue élégante et ferme, émaillée souvent d'un humour de bon aloi. »

La chute de Napoléon le ramena aux côtés du pape, à Rome. Il devait y rester de 1814 à la mort de Pie VII, en 1823, et y mourir en 1824. On ne saurait croire quelle était, dans toute l'Europe, son autorité de diplomate. La plupart des souverains tinrent à honneur de correspondre avec lui, sur des sujets qui n'étaient pas tous ecclésiastiques. Sans pour autant suivre toujours ses conseils, ils le traitèrent comme une sorte de mentor de l'Europe. Détail original, on le comblait de cadeaux et en particulier de tabatières ornées de pierres précieuses, qu'il revendait pour ses œuvres. Les brillants de trois d'entre elles servirent à bâtir la façade de deux églises : celles de St-Andrédelle Fratte et de la Consolation.

Daniel-Rops, qui excelle dans les portaits, n'omet pas de nous faire le sien :

« Tel qu'on le voit, écrit-il, dans l'admirable buste que fit de lui Thorwaldsen, c'était un homme mince, fin, au front haut et spacieux, au nez fort, aquilin, aux yeux vifs et qui étincelaient d'intelligence .Il se tenait ordinairement un peu courbé, inclinant son long corps vers son interlocuteur qu'il considérait avec une attention sans faille. « Mélange indéfini de logique solide et de finesse caressante », disait de lui le subtil diplomate Artaud ; le mot est juste. Sous les aspects courtois, retenus, de la « sirène de Rome », dans les accents d'une voix insinuante, se cachait une énergie inentamable. Travailleur que rien ne lassait, donnant même des audiences pendant qu'il était à table, afin de gagner du temps, il était de ces chefs qui peuvent tout exiger de leurs subordonnés, parce qu'ils savent le demander avec grâce, et qu'ils l'exigent d'abord d'eux-mêmes.

Au moral, indemne de tout esprit de rancune, discret et bienveillant dans ses jugements, mais en même temps inébranlable sur les principes, il appartenait, en politique, à la race de ceux qui savent demeurer « libres de tout sentiment, de tout ressentiment », selon la fameuse formule bismarckienne. »

Il savait par expérience les effets de la « présence » et des contacts d'homme à homme. Au lendemain de la débâcle napoléonienne, alors que les souverains s'efforçaient de refaire l'Europe, non sans tirer parfois avec violence la couverture chacun de son côté, il se refusa à en croire les bonnes paroles, il partit pour Paris, puis pour Londres, enfin pour Vienne. Il y disputa pied à pied pour faire rendre au Saint-Siège tous ses droits. Il ne cessa de lutter contre les intérêts sordides, vivant simplement et presque pauvrement dans un milieu où les plaisirs se mêlaient aux affaires. Des âpres discussions avec les maîtres de l'heure, il sortait « avec des sueurs de sang ». Bien que se posant en partisan de la « légitimité », Talleyrand refusa longtemps de renoncer à cette principauté de Bénévent que Napoléon lui avait donnée. Il fallut lui verser deux bons millions, dont le Saint-Siège dut payer les trois quarts. Avignon, Parme et Plaisance, restèrent cependant exclues des restitutions au Saint-Siège.

« Quand le secrétaire d'Etat rentra à Rome, son travail achevé, on le gratifia d'un tableau qui le représentait, entouré de la Force, de la Mansuétude et de

la Gloire, rendant à Pie VII Rome, Ravenne, Ferrare et Bologne, figurées par quatre effigies de femmes agenouillées. Modeste et souriant, Consalvi déclara : « Sans l'immense réputation personnelle du Saint-Père, sans l'opinion qu'on a de Sa Sainteté et de son caractère, on eût négocié en vain. »

Mais ce n'était pas tout que de rendre ses Etats au pape, il importait de les réorganiser, de les adapter aux temps nouveaux que vivait l'Europe. C'était une lourde tâche. Il y fallait, avant tout, une « épuration » délicate et d'autant plus malaisée que l'administration provisoire du cardinal Agostino Rivarola s'était appliquée, sous prétexte de supprimer toute trace de l'action napoléonienne, à revenir à tous les abus de l'ancien régime romain, jusqu'à détruire non seulement le Code civil et pénal de Napoléon, mais jusqu'à interdire la vaccine, l'éclairage des rues, à combler les fouilles du Forum, à rétablir l'Inquisition, dont la première victime fut une religieuse, « dont nul ne put jamais savoir le crime ».

En apprenant ces absurdités, Consalvi avait écrit à Rivarola :

« Si l'on commet de fatales erreurs, nous ne conserverons pas six mois le pays que nous sommes en train de récupérer. »

Mais à son retour à Rome, il prit résolument la direction des affaires. Il se disait volontiers « libéral », ce qui n'avait pas pour lui le sens de révolutionnaire, qu'on lui donnait souvent alors. Lucide, prudent, il cherchait à garder, dans le régime français ce qu'il y trouvait de bon. Il savait qu'il rencontrerait de rudes oppositions et que le pape lui-même ne le comprendrait pas toujours. Le parti des *zelanti* ne cessa, en effet, de contrecarrer ses efforts et de le dénoncer comme un « crypto-jacobin ». D'autre part, il ne trouva pas, dans l'exécution de ses desseins, les concours intelligents et vigoureux qu'il eût désirés. Il fut desservi sur sa droite et mal servi sur sa gauche. « C'est le destin des hommes politiques qui essaient de tracer un chemin de juste milieu. »

Il sut cependant suivre la route qu'il s'était ouverte, établir une sorte de Constitution dans les Etats du pape, restaurer les finances, combattre le banditisme, laïciser suffisamment l'administration pour y introduire les compétences efficaces, promulguer un Code civil et pénal inspiré du Code de Napoléon, avec les adaptations nécessaires, transformer Rome par de nombreuses restaurations. Ce fut au point que Daniel-Rops peut écrire :

« Jamais, depuis l'époque de la Renaissance, Rome n'avait connu pareille fièvre créatrice, pareille animation. »

Malheureusement, comme il n'avait pas trouvé de coopérateurs, il n'eut pas de successeurs et une part de son œuvre périt avec lui. Pourtant, au point de vue extérieur, il avait si vaillamment travaillé, qu'il engagea ce qu'on nomme la « politique des concordats ». Trente d'entre eux seront conclus en moins de 40 ans et c'était lui qui avait donné le branle. Un chiffre donnera l'idée de ses succès dans l'ordre diplomatique : en 1789, il n'y avait auprès du Saint-Siège que 27 représentants des puissances, alors qu'en 1820, on en comptera 42.

Certes, il eut ses lacunes.

« Il n'est pas moins vrai, conclut Daniel-Rops, que peu d'hommes, en son temps, et surtout dans l'Eglise, donnent l'impression d'avoir vu si clair, d'avoir agi si bien dans le sens de l'histoire. S'il avait eu des successeurs, nombre des choses eussent été différentes de ce qui fut. »

IX

La folie des H. L. M.

Nous changeons singulièrement de sujet et d'époque, en traitant des H.L.M., ces constructions qui se sont multipliées, sous nos yeux, depuis quelques années et qui ont si prodigieusement modifié l'aspect de nos cités. C'est Louis Caro qui en parle dans *Science et Vie*, de septembre, sous le titre : *Psychiatres et Sociologues dénoncent la folie des Grands Ensembles.*

Et cela débute par cette constatation navrante :

« Quatre experts, un sociologue, un technicien, un économiste et un médecin viennent de mettre à nu cette nouvelle plaie sociale, infiniment plus redoutable que celle des taudis et qui par delà les explications classiques de la misère et de l'abandon, tire son origine du fonctionnement même de la société contemporaine. »

Voilà qui est singulièrement grave : est-il vrai que « le remède est pire que le mal » ? On a voulu supprimer les taudis : c'était bien. Mais on nous assure que c'est « infiniment plus redoutable que les taudis ». Et l'on précise :

« C'est le mal du nombre, de la pénombre et du bruit, le mal de l'espace mesuré, de la solitude impossible et du silence bafoué ; le mal des Grands Ensembles. »

On a fait, surtout depuis 5 ans, un effort immense. Sur le papier tout est parfait. Mais « l'euphorie tombe dès la porte franchie ». M. Paul Chombart de Lauwe, chef du groupe d'ethnologie sociale, énumère *neuf besoins majeurs* qui ne sont pas satisfaits chez les locataires des H.L.M.

« un besoin d'espace, un besoin d'appropriation et d'aménagement de l'espace, un besoin d'indépendance du groupe de personnes à l'intérieur du logement, un besoin de repos et de détente, un besoin de séparation des fonctions, un besoin de bien-être et de libération des contraintes matérielles, un besoin d'intimité du groupe familial, un besoin d'être bien considéré *par et à travers* le logement, et un besoin de relations sociales extérieures... »

Les constructeurs n'auraient tenu aucun compte des exigences de la santé physique et mentale des occupants. Les pièces sont mesurées au plus juste. La rumeur monte en permanence de la rue voisine, les radios éclatent à toute heure du jour, les canalisations chuintent à longueur de nuit ; à travers les cloisons légères et les fenêtres en vis-à-vis, filtrent les regards indiscrets et les voix. L'encombrement des étages — parfois quatre familles par palier — provoque les querelles. L'environnement est sans ombre, sans arbres, laissé au parking ou aux terrains vagues. On est « loin de tout » et cela cause des problèmes de déplacement soit pour l'ouvrier, soit pour la ménagère.

« En un mot, c'est le monde de l'isolement et de la promiscuité, de l'ennui et du vacarme, dans le langage des locataires comme dans celui des experts : c'est l'enfer » (*sic*).

Daniel Parker, porte-parole des Comités interprofessionnels du Logement, insiste à son tour : le soleil manque la moitié de la journée, l'isolation thermique est imparfaite, la vie quotidienne des familles est empoisonnée littéralement par le bruit des voisins, quand ce n'est pas par la crainte des récriminations de ceux-ci.

On comprend dans ces conditions que le bon sens populaire parle ici soit de casernes, soit, plus souvent encore, de « cages à lapins ». On comprend que les amis de la beauté dénoncent ici l'hérésie d'une architecture primitive, horriblement monotone, impersonnelle, assommante. On comprend que les médecins dénoncent des troubles psychologiques inquiétants : irritabilité et instabilité des enfants, tendances à la schizophrénie chez les adultes, et les faits sont là pour confirmer ces diagnostics :

« C'est... assure notre article, dans les faubourgs suburbains que le médecin rencontre le plus grand nombre de cas de déprimés et d'excités, de consommateurs de fortifiants et de tranquillisants, d'asthéniques et de psychasthéniques, de gosses retardés et caractériels, de candidats au suicide. Il faudra bientôt consacrer tout un traité de médecine à la névrose des banlieues. »

Les experts sont donc unanimes à condamner ce qu'on nomme les « Grands Ensembles », c'est-à-dire ces énormes constructions dans lesquelles on entasse, en 8, 10, 14 étages, les anciens mal logés ou sans-logis des listes de priorité préfectorale.

Le procès est donc dès maintenant instruit. Ce dont souffrent en somme les habitants des ensembles, ce sont les cinq choses suivantes, dans l'ordre :

1° *Le bruit :* on entend tout et l'on sait cependant que le bruit est à l'origine de 20 % des internement psychiatriques en France. Les maladies de cœur et d'estomac ont là aussi une source indéniable. Mais un isolement phonique complet grèverait les budgets de construction de 5 % en plus !

2° *Le manque d'espace :* on est les uns sur les autres. La plupart des H.L.M. sont réservés aux ménages avec enfants, 3 en moyenne. Or, on n'a pas prévu de « coins de jeux », la salle de séjour est toujours encombrée, il faut envoyer les enfants jouer dehors, d'où naissance d'un gangstérisme infantile. Le taux de délinquance des enfants des H.L.M. a été dénoncé par M. Chazal, juge au Tribunal pour enfants.

3° *Manque de souplesse dans les rapports sociaux :* ou bien tout le monde nous voit, ou bien « on ne voit personne », selon les tempéraments.

L'article fait exception pour le système Le Corbusier, qui serait mieux compris, et dont on nous dit que « c'est *vraiment* la solution » et on cite en exemple sa *Cité radieuse* de Rezé (Loire-Maritime) !

4° *Manque d'ouverture sur l'extérieur :* « Nous sommes perdus... Nous sommes coupés de tout... C'est comme dans un camp, ici ! » Voilà ce que disent les usagers. Ils sont trop loin des commerces, des services communs, des centres culturels, etc. Il faudrait organiser une « vie en commun », mais comme c'est délicat et difficile !

5° Enfin, *absence de tout contact avec la nature.* — Si le précédent grief est le plus profond, celui-ci est le plus dramatique. L'homme des cités modernes est un déraciné. En 1801, il y avait seulement 3,7 millions de Français dans les villes au-dessus de 5.000 habitants, mais aujourd'hui il y en a 21 millions. Nos cités sont atteintes de gigantisme, Paris surtout. Et l'on ne cesse d'y affluer. M. Massiani disait récemment : « Si le bourdon de Notre-Dame sonnait à chaque arrivée d'un provincial, il sonnerait jour et nuit ! »

Mais Paris s'éloigne de plus en plus des espaces verts. « Paris s'étiole par manque de chlorophylle ». Désormais, et c'est la conclusion :

« Tout espoir d'arbres est désormais perdu pour l'homme des Grands Ensembles, pour le citadin des Villes géantes. »

X

La femme Simon

Nous allons aborder encore un sujet bien différent, en parlant, avec G. Lenôtre, dans *Historia* n° 154, de « *La Femme Simon* ».

Tout le monde sait que Simon est ce savetier auquel fut confié, en juillet 1793, le petit Dauphin, le fils de Louis XVI, à la prison du Temple. Ce Simon était un homme de 52 ans, fatigué, un peu dur d'oreille, et dont la vie, toujours cahotée, avait été faite de mécomptes. Il ne passait pas pour méchant. Il n'était ni adroit, ni arrogant, réussissait plutôt mal dans son métier. Marié une première fois en 1766, il était devenu veuf en 1786. Deux ans plus tard, le 20 mai 1788, il se remariait, avec Marie-Jeanne Aladame, femme de ménage, dans la maison même où il habitait. C'était, elle, une fille de Paris, née d'un charpentier, et elle avait 43 ans. On l'estimait dans son quartier, comme une femme active, avenante, très propre, une solide ménagère. Comment ce Simon fut-il préposé au Temple ?

« Il me paraît bien évident, répond Lenôtre, que Simon dut sa position à Chaumette, son voisin de la rue du Paon, devenu en décembre 1792, procureur de la Commune et ayant, à ce titre, la haute main sur la prison du Temple. »

Chaumette était un révolutionnaire imprégné de Jean-Jacques. Il était fils de cordonnier. Un savetier devenu comme Simon, très assidu aux discussions de sa section, devait lui plaire. Quoi qu'il en soit, n'allons pas chercher un raffinement voulu de cruauté. Simon n'était pas « un bourreau capable de torturer jour et nuit le jeune prince. » Lenôtre dit catégoriquement que « c'est là une de ces affirmations faciles, aussi ridicules qu'indéracinables. »

La femme Simon fut ravie de la bonne aubaine qui arrivait à son mari et à elle. C'était une bonne place : 6.000 livres par an, pour lui, avec peu de travail, et 4.000 pour elle, sans avoir beaucoup à faire ! « Un Pactole en assignats » !

Certes, ni l'un ni l'autre ne purent penser que, pour l'enfant, arraché à sa mère, enlevé du milieu doré où il avait vécu dans son enfance, c'était une chute dont ils ne pouvaient mesurer la profondeur. Non pas qu'ils aient maltraité leur pupille.

« Son supplice, écrit Lenôtre, ce sont les mains de cette femme du peuple, rougies et crevassées sur les éviers, c'est sa voix commune, son parler grasseyant, sa tournure lourde, ses caresses surtout ! »

« Mais aux tortures systématiques, aux coups de triques et de chenets, rien ne fait croire. »

On ne sait rien de ces six mois durant lesquels l'enfant resta entre les mains des Simon. Car cela ne dura que six mois, puisque dès le 19 janvier 1794, ils déménagaient, en emmenant sur une charrette, mais tout près de là, leurs hardes.

Une charrette ? Pourquoi donc, puisqu'ils continuaient à loger au Temple. C'est ce qui intrigue notre auteur. Car, dans la suite, la femme Simon fera des confidences incroyables.

Survint le 9 thermidor — 27 juillet 1794. Robespierre et toute sa séquelle furent exécutés. Simon se trouva englobé dans la catastrophe. Marie-Jeanne Simon avait à peine eu le temps de s'inquiéter de ce que son mari ne rentrait pas, quand elle apprit qu'il était mort à l'échafaud. Elle-même fut arrêtée peu après, mais elle fut relâchée à la fin d'août. Elle végéta, implora la pitié du gouvernement et finit par être admise, le 12 avril 1796, aux Incurables, qui sont actuellement l'hôpital Laënnec, en partie du moins.

C'est alors que l'affaire se complique. Quand on sut qui elle était, les langues, à l'hôpital se mirent à trotter. On la questionnait, on l'injuriait. Les temps avaient changé. On la mettait constamment sur la sellette, dans ce milieu de vieilles femmes, en général bavardes et acariâtres, jalouses, du reste, de ce que la femme Simon avait un lit à cabinet, faveur très enviée, dans la maison. Un beau jour, la Simon explosa, affirmant que « l'enfant n'était pas mort » et « qu'elle-même avait contribué à son évasion ». Une fois entrée dans cette voie, elle ne cessa d'y revenir soit qu'elle fût heureuse d'avoir trouvé ce moyen de se défendre et même de se glorifier, soit qu'elle dît réellement la vérité. Elle parlait maintenant, avec attendrissement de « son Charles ».

« Vous êtes jeune, vous, disait-elle à sœur Lucie, l'une de ses infirmières, vous le verrez sur son trône ; mais moi, je ne le verrai pas. »

D'autres sœurs se faisaient conter comment la chose s'était passée. A l'en croire, elle avait profité de son déménagement pour cacher l'enfant parmi ses hardes sur la fameuse charrette, dont il a été question plus haut. Pendant ce temps, un autre enfant, qui était muet, et qu'on avait endormi par un narcotique, était introduit à sa place, au Temple. Les gardes qui succédèrent à Simon ne connaissaient pas le Dauphin. Du reste, ils avaient donné décharge à Simon, et n'osèrent pas revenir sur la chose. On se décida à murer le jeune prisonnier, en scellant la porte *à clous et à vis*, si bien qu'on ne pouvait plus apercevoir l'enfant qu'à travers un guichet grillé, par lequel on lui passait sa nourriture.

En 1805, la Simon aurait reçu la visite d'un jeune homme en qui elle assura qu'elle avait reconnu celui qu'elle appelait « son Charles ». Il s'agissait en fait de ce prétendant qui prit le nom dans la suite de Baron de Richemont. Ce personnage fut ravi d'être ainsi authentiqué par la Simon. Il la vit à plusieurs reprises, se fit communiquer quantité de détails par elle, qui devaient lui servir à faire croire à la naissance qu'il s'attribuait. Il fit de la sorte un très grand nombre de dupes, au nombre desquels nous pourrions citer non seulement un évêque, celui de Strasbourg, Mgr Raess, mais aussi un curé de la Croix-Rousse à Lyon, l'abbé Nicot[1].

La Simon causa si bien que, sous la Restauration, la police intervint, pour recueillir son étrange témoignage. Elle comparut le 13 novembre 1816. Le rapport, que nous possédons, est du 15. Les policiers y confirment l'existence d'une dame Simon, aux Incurables, laquelle était bien la gardienne du Dauphin, au Temple.

« Elle se vante, insinuent-ils, d'avoir participé à l'évasion de Sa Majesté. »

Mais ils se hâtent d'ajouter, sans doute pour ne pas trop déplaire en haut lieu :

« qu'elle paraît n'avoir pas toute sa raison et que ses facultés sont affaiblies. »

Après tout, ils avaient peut-être raison. Le procès-verbal qu'on lui fit signer est cependant plein de sens et même de prudence. Elle ne dit que ce qu'elle veut dire et comprend très bien que ce n'est pas pour elle l'occasion de livrer tout ses secrets. Elle proteste cependant qu'elle a la conviction que le prince n'est pas mort au Temple.

« Cette conviction, dit-elle, est si intime que rien ne saurait l'en dissuader. »

Mais sur l'évasion et ses circonstances, elle se montre réticente et ses allégations restent aussi vagues que ses propos antérieurs avaient été affirmatifs.

« C'est bien regrettable, conclut Lenôtre, que la femme Simon ait été si laconique, dans ses réponses aux interrogatoires, tandis qu'elle parla avec tant de prolixité devant ses compagnes de chambrée : ses déclarations, officiellement recueillies, tout atténuées fussent-elles par la prudence des policiers, auraient été, pour les historiens, bien préférables à ses bavardages amplifiés et commentés par les auditeurs. »

Notons cependant qu'à sa mort, et en recevant les derniers sacrements, avec une grande piété, la femme Simon voulut confirmer le témoignage qu'elle n'avait cessé de rendre à l'évasion du Temple. C'est ce que nous déclare sœur Augustine qui la soigna alors. Elle mourut le 10 juin 1819 dans les sentiments de la foi la plus sincère.

XI

Le centenaire de Paul de Magallon

Le 14 juillet 1859, mourait à Lyon, à la maison mère des Frères de St-Jean-de-Dieu, le R. P. Jean-de-Dieu de Magallon, Pierre-Paul-Raphaël, ex-provincial et ex-assistant-général de l'Ordre de St-Jean de Dieu.

C'est lui que les Frères de France considèrent comme le rénovateur de leur Ordre, après la Révolution. Et pour célébrer le centenaire de sa mort, ils ont tenu à publier un volume sur sa vie et

[1] Qu'on me permette de renvoyer, pour cette affaire Richemont, à mon récent livre *L'Extatique de Niederbronn*, Paris, Fayard, 1958, p. 84 et suiv.

ses vertus. Cette vie avait été déjà écrite en 1893, par le R. P. Pralon, sous le titre : « *Paul de Magallon, capitaine et hospitalier* ». Mais le Père Pralon, très bien documenté pour ce qui regardait la famille et les années de jeunesse de son héros, l'était beaucoup moins bien pour la partie proprement religieuse du Père. Cette biographie nouvelle s'appuie sur les archives de l'Ordre. Elle a pour auteur Jean-Caradec Cousson, en religion Frère Corentin, de la maison de St-Jean-de-Dieu, 290, route de Vienne, à Lyon.

Le titre en indique bien le contenu : *Un promoteur de la Renaissance hospitalière et religieuse au XIXe siècle : Paul de Magallon d'Argens* (1784-1859) [2].

Il nous est agréable de résumer ici très brièvement cette vie originale et bien remplie. Paul-Pierre-Raphaël de Magallon était le septième et dernier enfant de Raphaël de Magallon, avocat-général au Parlement de Provence, et de dame Barbe de Boyer d'Argens, et il naquit à Aix le 1er décembre 1784. Par sa mère ,il était petit-fils de ce Boyer d'Argens, qui fut chambellan de Frédéric II, ami de Voltaire, convive habituel des scandaleux « petits soupers » de Potsdam. Ce d'Argens avait publié un livre impie intitulé *Lettres juives, chinoises et cabalistiques.* L'histoire a de ces contrastes : Albert de Mun descendait d'Helvétius et Ernest Psichari était le petit-fils de Renan. Le marquis d'Argens, du reste, se réconcilia avec l'Eglise, avant de mourir le 11 janvier 1771.

Barbe d'Argens était sa fille unique. Elle devint veuve jeune encore, en 1785, et se consacra à l'éducation de ses enfants. Elle était d'une très grande piété. La Révolution la chassa de France. Elle se fixa successivement à Nice, à Gênes, puis en Allemagne par le Tyrol, et fut bien reçue à Berlin, où son père avait laissé un souvenir. Ses deux fils aînés s'étaient déjà engagés dans la légion de Colbert, aux ordres du prince de Condé. En 1798, elle obtenait leur admission dans l'armée prussienne comme officiers. Quant à Paul, son cadet, il était reçu d'abord comme page, à la Cour, puis dans le corps noble des cadets.

Mais voici que Bonaparte, premier consul, ramène en France l'ordre, et même en 1802, la paix. Elle rentre à Aix, le 25 mars 1802, ne réussit que difficilement à sauver une petite part de son ancienne fortune.

Son fils Paul, le seul qui nous intéresse ici, se révélait sérieux, appliqué, pieux, très charitable. Médiocrement militaire, il remplissait toutefois son devoir avec conscience. Sorti de l'école des cadets, vers la fin de 1803, à 19 ans, comme officier, il resta encore trois ans en Allemagne, surtout à Magdebourg. Il reconnaissait plus tard qu'en cette période de sa vie, il avait couru les plus grands dangers pour la foi et pour les mœurs.

« Même chez les hérétiques et au milieu des folies et des écarts de la jeunesse, écrit-il dans sa retraite de 1814, l'église était mon endroit le plus chéri... Que de larmes j'y ai versées ! Déjà Dieu m'appelait à Lui ; entre autres, un certain dimanche durant la messe.. O Dieu de mon enfance, Dieu du petit Paul, vous m'avez traité comme un enfant sage ; et je n'ai pas eu à faire renaître les sentiments de mon enfance : ils n'ont jamais été étouffés. »

Il fit cependant alors partie de la franc-maçonnerie, bien différente, il est vrai, de ce qu'elle devint plus tard, en France.

Après Tilsitt, en 1807, il rentre en France. Il vient à Paris, qui l'éblouit. Il y trouve de hautes relations, cherche une place avantageuse et ne la trouve pas. Fort heureusement, il se fait recevoir dans la célèbre « Congrégation », qui, tout autre que la réputation qu'on lui a faite plus tard, ainsi que l'a prouvé récemment le P. Bertier de Sauvigny, groupait tout ce qu'il y avait de personnages pieux dans la capitale. Il se met sous la direction du P. Delpuits, ancien jésuite et fondateur de l'association. Il adopte un réglement de vie sérieux et même austère. Il lui fallait cependant trouver un emploi, pour vivre. Il tâta du professorat, sans grand succès. Finalement, peut-être sous l'inspiration de sa mère, et malgré son peu de penchant pour la vie militaire, il demanda son intégration, comme officier, dans l'armée française, et le 25 février 1809 — 25 ans — il est versé, comme lieutenant, au régiment de la Tour d'Auvergne, en garnison à Strasbourg, où il sera aide de camp du général Mathieu-Dumas, général de division. Le 6 juillet 1809, il se bat avec vaillance à Wagram. En récompense, il est nommé capitaine à la légion de la Vistule. Bien que la « Congrégation » eût été dissoute par l'empereur en septembre 1809, il restait fidèle à sa foi et à ses habitudes de piété. Il se fait apôtre auprès de ses collègues. Nous ne le suivrons pas dans ses diverses garnisons ou expéditions, à Sedan, puis en Espagne, enfin en Russie, où il tombe en captivité durant deux ans chez les Russes. Il perd sa mère en 1814, alors qu'il a pu revenir en France. Et dès la première Restauration, il songe à entrer en religion. Son directeur d'alors, le très connu abbé Rauzan, l'oriente vers les jésuites. En combattant contre les troupes ralliées à Napoléon, rentré de l'île d'Elbe, il est grièvement blessé. Il voit dans cette blessure un appel divin.

« Vive le roi ! s'écrie-t-il. Maintenant, j'ai mon paquet, on me laissera me consacrer à Dieu ! »

Effectivement, il se fait rayer des cadres, se plonge dans une fervente retraite, sous la direction du saint « monsieur Allemand » à Marseille, et il cherche toujours sa voie. Or, un matin de février 1819, il rencontre, sous un méchant habit d'ermite, à longue barbe, un étrange personnage, Xavier Tissot. Cet homme, au caractère ardent et bizarre, avait passé à la Trappe d'Aiguebelle, où on lui avait donné le nom d'Hilarion. Et comme il lui arrive alors de lire la vie de St-Jean de Dieu, il s'enflamme, et fait vœu de travailler de tout son pouvoir au rétablissement en France de l'Ordre de la Charité.

Ce fut donc lui qui, en réalité, eut la première idée de la restauration de l'Ordre de St-Jean de Dieu. Mais sa rencontre avec Paul de Magallon fut décisive. Il sut lui parler avec tant d'enthousiasme qu'il le conquit. Et il se trouva que Paul de Magallon avait autant de qualités d'ordre et d'organisation tenace et persévérante, que le Père

[2] In-8 (13,5 × 21), 348 p. Lyon, Vitte, 1959.

Hilarion, changeant et un peu mégalomane, en avait peu. Si l'idée fut du P. Hilarion, la réalisation fut bien du P. Paul de Magallon. Nous arrêtons ici notre résumé. Il faut lire dans le livre de Jean-Caradec Cousson, le détail des immenses travaux de Paul de Magallon, qui devaient aboutir, à travers d'incessantes difficultés, à la restauration de l'Ordre de St-Jean-de-Dieu, en France.

C'est une belle figure dans notre histoire religieuse française, au XIX[e] siècle, parmi tant d'autres que nous ne cessons de découvrir, et qui nous forcent à modifier nos jugements sur ce siècle si décrié et si méconnu !

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Actes du troisième Congrès international de Musique sacrée. (Paris, 1-8 juillet 1957). Perspectives de la musique sacrée à la lumière de l'encyclique « Musicæ sacræ disciplina ». — In-8. 740 p., ill. de 80 clichés et 3 hors-texte, et 30 p. de musique, 3.900 fr. (plus port : 225 fr.). — Edition du Congrès, 23, rue Bachelet, Paris.

Voici le substantiel compte rendu du *Congrès international* qui groupa à Paris, il y a deux ans, environ 1400 musicologues pour étudier les enseignements de l'encyclique de Pie XII sur la musique sacrée et les perspectives ouvertes par elle sur le terrain pratique.

Après une documentation précise sur les préliminaires de ces journées et sur ceux qui y ont pris une part active, une cinquantaine de pages de photographies rappellent les principales manifestations du Congrès, puis commencent les Rapports.

Nous ne pouvons évidemment dire un mot de chacun de ceux-ci : une simple énumération des titres et des auteurs suffirait à remplir plus d'une colonne de cette revue ; disons seulement qu'après les discours d'ouverture (spécialement de S. Em. le Cardinal Feltin et de S. Exc. Mgr Blanchet) ont été d'abord exposés les principes énoncés par le document pontifical (Mgr Miranda y Gomez), la valeur pastorale de la musique sacrée (P. Roguet), la législation musicale catholique (Mgr Romita).

A deux communications sur la musique religieuse de l'Ecole française (dont celle du regretté Joseph Samson, qui fut vraiment son testament de maître de chapelle), ont succédé de nombreux rapports sur le chant grégorien, dont la prééminence théorique et pratique a été, comme il convenait, particulièrement mise en valeur (p. 185-283) : mentionnons spécialement les textes de S. Exc. Mgr Morilleau, évêque de La Rochelle, sur la valeur pastorale du grégorien à la lumière des enseignements pontificaux ; de Dom Gajard, sur sa valeur artistique et religieuse toujours actuelle ; plusieurs rapports sur le mouvement grégorien dans divers pays ; et, parmi les communications plus techniques, celle de Dom Cardine sur « neumes et rythme ».

Une importante section est consacrée au chant des Eglises d'Orient (p. 285-352), une autre aux divers problèmes concernant l'orgue et les instruments acceptés à l'église (on notera plusieurs interventions sur l'orgue électronique). Trois communications sont relatives à la polyphonie sacrée : leur texte est suivi d'un extrait du catalogue de discographie religieuse établi par l'Académie du disque français.

Parmi les textes traitant du chant populaire, notons celui du P. Gelineau (sur sa valeur catéchétique). Un dense chapitre est consacré aux territoires missionnaires (notons une communication de S. Em. le Cardinal Costantini et signalons que M. l'abbé Prim, l'actif secrétaire général du Congrès, donne le résultat d'une vaste enquête sur la musique sacrée dans tous les pays de mission). Sous le titre « Problèmes de structure et d'enseignement », plusieurs textes concernent la formation musicale dans les séminaires (lettre de S. Em. le Cardinal Pizzardo, communication de S. Exc. Mgr Alcini), dans les *scholæ* et les maîtrises (soulignons le rapport de M. l'abbé Roussel sur « le rôle exemplaire des maîtrises de cathédrales ») et jusqu'à la radio.

La dernière section de l'ouvrage traite de l'organisation internationale de la musique sacrée (relevons le rapport de Mgr Anglès). Viennent ensuite le compte rendu de divers carrefours et le texte des vœux. Après une bibliographie, des tables analytiques et alphabétiques détaillées terminent ce volume, dont on doit féliciter les éditeurs. La présentation et l'impression (due à la maison Letouzey) sont parfaites et tous les textes donnés en une langue étrangère figurent également en français.

M. N.

Collection « Lex Orandi » N° 28. **LITURGIE ET MUSIQUE. Instruction de la S. C. des Rites du 3 septembre 1958.** Traduction et commentaires par A.-G. MARTIMORT, directeur du C.P.L., et par François Picard, de l'Oratoire, directeur de « Musique et Liturgie ». — In-8, 232 p., 750 fr. — Paris, Edit. du Cerf, 1959.

Le 29 septembre 1958, la S. Congrégation des Rites promulguait l'Instruction *De Musica sacra,* dont le texte n'occupait pas moins de trente-quatre pages des *Acta Apostolicæ Sedis.* C'était l'un des derniers documents officiels du pontificat de S. S. le Pape Pie XII.

Malgré sa longueur, il a été reproduit in-extenso dans les n[os] 44 et 45 de l'*Ami*, en 1958 également. Il revêt en effet une importance capitale. D'une part il codifie les prescriptions antérieures de S. Pie X, de Pie XI, de Pie XII et de la S. C. des Rites en matière de musique sacrée. D'autre part, comme entre celle-ci et la liturgie il existe des liens étroits, en sorte qu'on ne peut légiférer au sujet de l'une en négligeant l'autre, il simplifie ou réforme certaines particularités des rubriques, par exemple en ce qui concerne la messe conventuelle ou l'emploi de la langue vulgaire. Enfin il constitue un effort sans précédent pour provoquer ou guider une participation active et consciente des fidèles à la messe. C'est ainsi qu'entre autres apparaît l'institution du « commentateur », dont le rôle s'apparente à l'une des fonctions traditionnelles du diacre, celle de la direction de la prière des assistants pendant que le prêtre célèbre. En même temps qu'un document juridique dont la précision ne laisse rien à désirer, l'Instruction se présente comme un ensemble de directives pastorales du plus haut intérêt : si elle tend à réagir contre une routine qui chercherait à se dissimuler sous le nom de fidélité à la tradition, elle demeure bien en deçà des extrêmes auxquels se porteraient volontiers certains réformateurs à l'imagination fertile. Aucun prêtre ne saurait désormais négliger de s'en inspirer.

Le présent commentaire, qui la suit pas à pas, en y joignant des explications aussi pertinentes qu'approfondies, a été rédigé par M. le chanoine Martimort en ce qui concerne la liturgie proprement dite et par le R. P. Picard en ce qui concerne la musique sacrée. Ces noms, à eux seuls, constituent une excellente recommandation. L'ouvrage de ces deux auteurs devrait trouver place dans toutes les bibliothèques sacerdotales.

Marc ESCHOLIER. — **Lacordaire.** — In-8 de 260 p. 915 fr. — Paris, Edit. de Fleurus, 1959.

Voici une vie de Lacordaire qui se lit avec un vif intérêt. Le sous-titre, « Dieu et la liberté », indique que l'auteur n'a pas voulu être exhaustif : il a délibérément omis bien des détails de la vie intime de Lacordaire (c'est ainsi qu'il n'utilise guère les « Lettres à des jeunes gens »), et il ne dit rien de circonstances qui n'intéressent qu'à demi le grand public (par exemple les démêlés du Père avec son Général, le P. Jandel).

Mais il campe en un vif relief son héros dans les phases décisives de sa vie mouvementée et de son évolution psychologique, et là encore il se borne à l'essentiel. Il insiste spécialement sur les causes historiques qui éclairent la marche des événements et le sens des décisions, et il agrémente constamment son exposé de citations de Lacordaire ou d'autres auteurs, citations très bien choisies qui constituent un vrai régal.

Il résulte de l'ensemble un portrait vivant, où Lacordaire apparaît comme un caractère remarquablement grand, loyal, et d'un dévouement total aux grandes causes.

Cette biographie ne fait donc pas double emploi avec celles qui l'ont précédée. Elle les utilise sans doute abondamment, mais elle y fait un choix très judicieux, et elle les complète au moyen des travaux historiques récents et d'une connaissance personnelle des œuvres du grand orateur et polémiste.

Peut-être pourrait-on discuter tel ou tel passage ? Ainsi, p. 217, ce qui est dit de la loi Falloux devrait sans nul doute être plus nuancé. De même l'insistance de l'auteur à parler de l' « orgueil » de Lacordaire, orgueil « qui dominera sa vie et sera plus tard une menace pour son salut » (p. 15), nous paraît excessive (cf. p. 35, 139, 150, 152, 179, 181). Il ne faut pas prendre à la lettre un homme comme lui quand il s'accuse d'orgueil, ni conclure, de tentations bien naturelles dans son cas, qu'il y aurait succombé. Mieux vaut s'en tenir à la distinction qu'il fait très bien quand il parle aux autres entre l'orgueil proprement dit et la fierté ou la dignité (cf. p. 232).

Relevons aussi un malheureux lapsus un peu trop répété : le premier compagnon de Lacordaire dominicain ne s'appelait pas Rédéquat, Mais Réquédat (cf. p. 148, 153, 155, 161, 166, 257).

Mais ces réserves sont peu de chose, comparées aux qualités de ce beau volume.

Jean-Rémy PALANQUE, professeur à la Faculté de Lettres d'Aix-en-Provence. — **De Constantin à Charlemagne à travers le chaos barbare.** — (15 × 20), 122 p., 350 fr. Collect. « Je sais-Je crois », n° 74. — Paris, Fayard, 1959.

En réalité, cette fresque vivante de l'histoire de l'Eglise va de Constantin (début du IV^e^ s.) à Otton le Grand (962) : elle couvre donc plus de six cents ans. Sous trois chefs, *La chrétienté impériale, Les chrétientés barbares, La chrétienté carolingienne*, l'A. a su construire une synthèse cohérente, articulée et nuancée. Il s'intéresse aux églises d'Orient, même à celle de Perse, aussi bien qu'à celle d'Occident.

La conversion de Constantin fut le point de départ de l'agonie du paganisme, et d'une union de l'Eglise et de l'Etat poussée jusqu'au césaropapisme. L'organisation même de l'Eglise se développait, le dogme se précisait, son exposé prenait plus d'ampleur, en regard des hérésies sans cesse renouvelées. La vie chrétienne, tout en se propageant, s'intensifiait jusqu'à un ascétisme rigoureux : l'Orient, puis l'Occident virent apparaître le monachisme. Les Pères de l'Eglise contribuèrent à l'essor du monachisme, de la vie chrétienne et surtout de la doctrine de l'Eglise.

Une fois la puissante organisation de l'empire romain brisée par les invasions répétées, on se trouva en présence de chrétientés, dans lesquelles la décadence de l'Etat occasionnait des désordres ; mais le ferment évangélique continuait à travailler la pâte, l'Espagne conservait jusqu'au VIII^e^ s. une situation florissante, et dès le VII^e^ les chrétientés celtiques contribuaient à revigorer le continent. L'époque carolingienne fit réapparaître une chrétienté. L'action personnelle de Charlemagne fut prépondérante dans tous les domaines. Pendant plus d'un siècle, restauration ecclésiastique, renaissance intellectuelle, expansion chrétienne allèrent de pair : précieuse réussite avant le siècle de fer.

On voit l'intérêt de ce petit livre. Quelques phrases toutefois seraient à reviser ; ainsi, p. 42, au sujet du monénergisme il est dit que « le pape se refusait à professer une ou deux « activités », le premier terme lui paraissant entaché de nestorianisme, le second d'eutychianisme... » ! P. 59, on lit que L. Grégoire de Nazianze « abandonna assez vite son sacerdoce (!) pour une retraite monastique »... Corrections nécessaires, mais faciles, pour un livre de bonne qualité historique et chrétienne.

Alfred DELP. — **Honneur et liberté du chrétien.** Témoignage présenté par le P. M. Rondet. — In-8 (19 × 14), 214 p., 690 fr. — Paris, Ed. de l'Orante, 1959.

Le 28 juillet 1944, le P. Delp, jésuite allemand, était arrêté à Munich par la Gestapo avec les autres membres du « Cercle de Kreisau », dont il faisait partie. Cette association, fondée par le comte de Moltke, arrière-petit-neveu du célèbre vainqueur de la guerre de 1870, groupait certaines personnalités notables appartenant aux milieux les plus divers, qui se proposaient de réfléchir sur le drame de l'Allemagne et de jeter des bases d'une renaissance nationale après l'effondrement du nazisme, prévu comme inévitable à plus ou moins brève échéance.

Le motif officiel de la mesure policière qui frappa le P. D. et ses compagnons fut une prétendue complicité dans l'attentat perpétré contre Hitler quelques jours auparavant, mais bien vite ce chef d'accusation dut être abandonné faute de preuves. Le principal grief retenu contre le P. D. en particulier fut d'avoir osé penser que le peuple allemand pouvait avoir un avenir en dehors du nazisme et d'appartenir à la Compagnie de Jésus. Longuement et insidieusement interrogé, torturé à plusieurs reprises, le religieux fut condamné à mort par pendaison après un simulacre de procès et exécuté le 2 février 1945. Durant sa longue détention, il avait rédigé un journal et mis par écrit le résultat de ses méditations. Parmi les documents recueillis après sa mort, le P. Rondet a fait choix, pour les consigner ici, de ceux qui gardent une particulière actualité, en y ajoutant quelques extraits d'articles et de sermons composés par le P. Delph alors qu'il vivait en liberté.

En dehors des détails personnels qui montrent l'ascension spirituelle du P. D., partagé dans sa prison entre l'attente de la mort humainement certaine et l'espoir que paraît autoriser malgré tout le retard apporté au dénouement, l'intérêt de ces extraits consiste dans la preuve qu'ils apportent que, même aux jours où le national-socialisme semblait avoir brisé toute opposition en Allemagne, de courageux chrétiens refusaient de se courber devant lui et considéraient un véritable humanisme comme impossible sans ou contre le Christ.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 6 octobris 1959

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : C. GAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)